

Animer, bricoler, secouer. L'art loufoque et poétique de Patar et Aubier

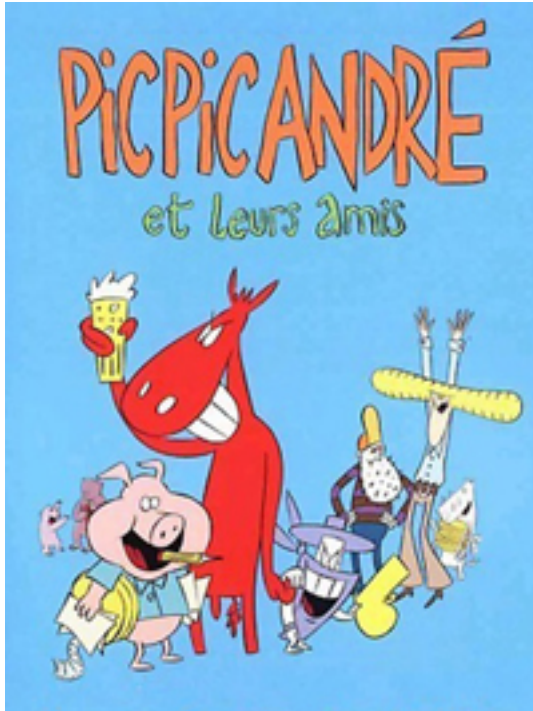
Alors qu'une pluie de récompenses et de nominations continue de s'abattre sur Ernest et Célestine (César du Meilleur film d'animation, Magritte du Meilleur film belge, Magritte du Meilleur réalisateur, nomination aux Oscars, etc.), Vincent Patar et Stéphane Aubier poursuivent imperturbablement leur malicieux travail d'animateurs-artisans.



Le film est américain et date de 1926. Il s'intitule *A Wild Roomer*, mais est connu en français sous le titre *Un bricoleur acharné* de la série des films burlesques *Bricolo*. Le réalisateur, également acteur principal du film (le *Bricolo* en question), est Charles Bowers, ancien dessinateur très présent dans l'industrie naissante du cartoon hollywoodien qui se consacre, au milieu des années 1920, au cinéma burlesque avec l'idée de mélanger prises de vues réelles et séquences d'animation d'objets. D'une inventivité folle (comme la plupart des films de Bowers), *Un Bricoleur acharné* met en scène l'invention puis la démonstration d'une machine aussi géniale qu'infernale par Bricolo. Grande comme une caravane, cette spectaculaire machine à merveille, télécommandée à l'aide d'une énorme console, semble n'avoir aucune limite. Ainsi, elle nettoie, elle rase, elle sort les poubelles, et elle produit même des spectacles d'animation (des bras automatisés animent une poupée). Mais, bien entendu, cinéma burlesque oblige, la démonstration des folles capacités de la machine ne va pas sans provoquer une perturbation aussi rocambolesque que catastrophique des lieux de l'action (destructions d'immeubles) comme de l'ordre social (oncle, grand-mère et autre logeuse respectable sont irrévérencieusement ridiculisés par la machine devenue incontrôlable).

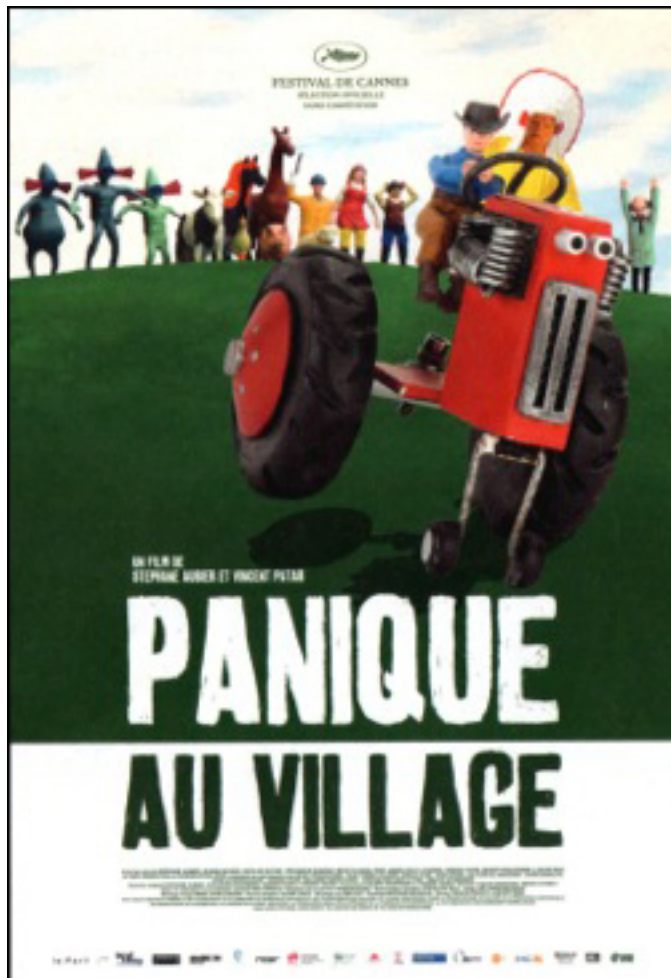
Si le film est peut-être inconnu de Vincent Patar et Stéphane Aubier, il évoque pourtant parfaitement une certaine vision et une certaine tradition de l'art animé dans laquelle s'inscrivent les deux cinéastes

compères : la revendication d'un aspect bricolé, le goût permanent de la loufoquerie, l'exultation du mouvement instinctif et indomptable, la célébration d'une sauvagerie grotesque et impérieuse.



C'est en 1988 que Vincent Patar et Stéphane Aubier, qui se sont rencontrés peu avant sur les bancs de Saint-Luc Liège avant de confirmer leur complicité à La Cambre, réalisent leur premier court métrage très animé, le *Pic Pic André Shoow*, cartoon frénétique et absurde, totalement ébouriffant, qui connaîtra encore trois suites. Si chacun des animateurs expérimente de son côté différentes techniques (les papiers découpés de *Saint-Nicolas chez les Baltus* en 1991 ou *Les Baltus au cirque* en 1998 pour Stéphane Aubier, la pâte à modeler pour *Tout l'amour* et le dessin papier pour *Babyroussa, the Babiroussa*, tous deux en 1991, ou encore le cruel et jouissif *Ballon, Ballon* en 1997 pour Vincent Patar), c'est en associant leur fantaisie que les deux animateurs parviennent à conquérir le public. L'histoire de leur complémentarité est trop belle pour ne pas être répétée ici : la paternité d'André, le mauvais cheval, revient à Patar et Pic Pic le cochon magique doit son existence à Stéphane Aubier. Le succès de *Pic Pic André Shoow* scelle ainsi un pacte de collaboration qui va permettre aux deux artistes d'exprimer pleinement leur fantaisie.

Cet univers graphique, où le temps et l'espace se soumettent à l'invention dessinée, rappelant par moments la liberté créatrice des pionniers du dessin animé comme Émile Cohl, où seule importait l'aventure du trait dessiné, se mâtime au rythme infernal, au génie du gag cadencé et à l'anthropomorphisme comique du cartoon américain le plus débridé (Chuck Jones, Tex Avery, Walter Lantz, etc.). Mais le succès de la série doit bien sûr énormément à sa bande-son tonitruante et au recours aux accents régionaux (certaines voix étant tenues par les animateurs eux-mêmes). Cette belgitude féroce exposée se complète d'un humour incisif, voire agressif, qui rend les péripéties de Pic Pic et André tout simplement imparables, le spectateur étant sommé de rire, soit par complicité, soit par réflexe défensif. Rien de calculé pourtant dans cette production, dont la fraîcheur et la spontanéité sont les qualités premières.



Début des années 2000, cherchant une formule professionnellement viable, les deux animateurs, encouragés par le producteur Vincent Tavier, se lancent dans une nouvelle série au départ d'un travail pour La Cambre réalisé en 1991 par Stéphane Aubier. La technique est simple et moins chronophage que d'autres pratiques animées : il s'agit de modifier, image par image, les positions de jouets d'enfants, des petits personnages en plastique (soldats, cow-boys et indiens, animaux de la ferme, etc.). Avec la série *Panique au village* (une vingtaine d'épisodes produits par La Parti Production pour Canal +) et cette appréhension du *stop motion*, Patar et Aubier s'affranchissent de la technicité lourde et laborieuse du dessin animé traditionnel pour déployer plus rapidement et plus spontanément encore leur univers fantasque et bigarré. Animation, décors, personnages (Indien, Steven, Cheval, Coboy, Janine, Facteur, l'Ours...), tout est *dring dring paw paw djoum-djoum* dans cette série de courts métrages au rythme effréné. Mouvements saccadés, brutalités des échanges, dialogues à l'emporte-pièce et aux accents hyper savoureux, ellipses surprenantes, tout est soumis ici aux impératifs de la fulgurance et du ludique. À l'étroit dans la forme sérielle, les cinéastes décident de tenter l'aventure du long métrage au départ de l'un des épisodes de la série (*Les Voleurs de cartes*). Après une longue gestation, *Panique au village - le film* se lance à l'abordage des écrans en 2009. L'esthétique ne varie cependant pas. Trouvant, non sans difficulté, un autre souffle sur sa longueur, la panique s'étend à nombre de décors et de personnages supplémentaires. L'ingénuité de l'animation, les retournements de situation et le tempo des figurines bringuebalées à toute allure désarment les attentes des spectateurs et les entraînent dans un tourbillon d'aventures absurdes et réjouissantes. Si le mode de production a changé, l'importance du bricolage reste la même. Patar et Aubier, convaincus de détenir là une des clefs de la vivacité et de

l'humanité de leur création, ont souvent dit leur préoccupation de s'entourer d'une équipe de bricoleurs, capables d'improviser astucieusement dans l'urgence. De fait, quels que soient les projets, cette fièvre traverse de part en part les œuvres, les installant dans un registre rocambolique et funambulesque.



D'aucuns se sont donc étonnés de voir les deux animateurs flibustiers convoqués au chevet du long métrage littéraire aux tons pastel *Ernest et Célestine*. Très heureux de leur participation au projet, ils n'ont cependant cessé de rappeler modestement la part congrue de leur investissement, et ce malgré les distinctions qui ne discontinuent pas de les honorer depuis la sortie du film. Il est vrai que les deux cinéastes sont arrivés tardivement sur ce projet déjà bien établi : portée par le producteur français Didier Brunner (*Kirikou*, *Les Triplettes de Belleville*, *Brendan et le secret de Kelis*), signée par l'écrivain Daniel Pennac, l'adaptation respecte toute la délicatesse et la subtilité des intrigues et, surtout, des illustrations de Gabrielle Vincent (*Ernest et Célestine*, faut-il le rappeler, est d'abord une série d'albums illustrés parus entre 1981 et 2000). Jouant la fidélité visuelle, le film tente de retrouver la finesse et l'économie des traits des dessins de l'auteure, aidé en cela par un logiciel, mis au point par les frères Serge et Marc Umé (la société liégeoise Digital Graphics), permettant d'animer les aquarelles tout en respectant leur raffinement. La direction artistique du film est placée entre les mains de Benjamin Renner, auteur de quelques courts métrages remarquables, dont *La Queue de la souris* (2007). Pour sa première expérience de réalisateur de long métrage, il se voit donc adjoint deux figures extravagantes, mais expérimentées. Vincent Patar et Stéphane Aubier interviendront essentiellement sur le story-board, le découpage et une partie de la post-production, laissant à Benjamin Renner la création graphique même du film. Loin de la truculence de leur filmographie, *Ernest et Célestine* n'est toutefois pas sans liens avec l'univers de Patar et Aubier

(personnages très caractérisés, situations insolites et irrévérencieuses, bouleversements spatio-temporels favorisés par les processus mêmes de l'animation).

Mais alors que le film s'impose comme un nouveau canon de l'animation contemporaine (il concourt aux Oscars à côté des dernières productions Disney, Dreamworks et Ghibli ; le doublage américain convoque des acteurs aussi connus et importants que Forest Whitaker, Lauren Bacall, Paul Giamatti ou Willimam H. Macy), Vincent Patar et Stéphane Aubier sont retournés dans leur antre, leur studio d'animation, pour retrouver la joie de la manipulation des petites figurines en plastique pour un nouvel épisode spécial de *Panique au village* (le moyen métrage *La Bûche de Noël*, diffusé à la télévision en décembre 2013). Et de nouveaux projets non moins facétieux et artisanaux sont en route.

Dans un célèbre passage de *La Pensée sauvage* (Plon, 1962), l'anthropologue Claude Lévi-Strauss opposait le bricoleur et l'ingénieur, soit, pour le dire trop vite, les registres de la pensée du mythique (du « sauvage ») et de la pensée scientifique moderne. Le premier construit au gré des opportunités, avec ce qui lui tombe sous la main, le second dispose de nombreux matériaux et outils. Mais du bricolage, précise l'anthropologue, émane une poésie particulière. Dans son sens ancien, rappelle-t-il, le verbe bricoler s'applique au jeu de balle, à la chasse et à l'équitation (André ? Cheval ?), mais toujours pour évoquer un mouvement incident : celui de la balle qui rebondit, du chien qui divague, du cheval qui s'écarte de la ligne droite pour éviter un obstacle. Et, de nos jours, le bricoleur reste celui qui œuvre de ses mains, en utilisant des moyens détournés par comparaison avec ceux de l'homme de l'art. Un bricolage n'est dès lors pas qu'un accomplissement ou une simple exécution, il est aussi une narration en lui-même. Il raconte quelque chose de son auteur.

À la manière du génialissime Bricolo du film *Un Bricoleur acharné*, Vincent Patar et Stéphane Aubier, fidèles à leur vision artisanale de l'animation, évitent soigneusement les lignes droites, privilégient l'incident, exploitent les trouvailles plutôt que les techniques, dialoguent avec les matières hétéroclites, organisent les conditions de la truculence chaotique. La jubilation est à ce prix¹.

Dick Tomasovic
Février 2014



Dick Tomasovic enseigne les théories et pratiques des arts du spectacle au département d'Arts et sciences de la communication. Sur le dessin animé, il a publié, entre autres, l'ouvrage *Le Corps en abîme. Sur la figurine et le cinéma d'animation* (Rouge Profond, 2006).

¹ Pour détailler davantage le parcours de Patar, Aubier, mais aussi de toute une génération de créatifs facétieux, on consultera avec intérêt l'ouvrage joliment illustré d'Alain Lorfèvre, *Destins animés - Patar, Aubier et Cie*, WBI - Centre du Cinéma et de l'audiovisuel, Bruxelles, 2011.